

## LA MORSURE

par

Dr. Harald EMEIS

(Meldorf. R. F. A.)

On a déjà pu lire dans notre numéro 68 d'octobre 1985 (pp.71-82) un curieux et troublant article du Dr. Harald Emeis intitulé: *Présence d'André Gide dans "Les Thibault"*. M. Emeis semble s'être fait une spécialité de traquer les traces de "Gide" dans l'oeuvre de Roger Martin du Gard. En l'absence de toute indication - improbable, sinon impossible - de l'intéressé sur cette présence, la démonstration manquera toujours de sa preuve ultime et décisive. Mais en littérature l'esprit de finesse l'emporte souvent sur l'esprit de géométrie. Les analyses de M. Emeis témoignent d'une rare finesse et d'une connaissance précise des oeuvres et manuscrits de Roger Martin du Gard et de Gide. Elles rappellent le grand rayonnement de Gide en son temps, si sensible en tout cas dans le milieu de la N.R.F. Elles restent comme un bel exemple d'intertextualité créatrice et d'admiration, consciente et inconsciente, d'un cadet pour son grand aîné.

D.M.

Au début de *Si le grain ne meurt...*, Gide raconte comment, enfant, en visite à Uzès, il mordit sa cousine de Flaux à l'épaule (incident qui n'est pas sans rappeler une morsure semblable que le petit Henri Beyle infligea également à une cousine adulte)<sup>1</sup>. Voici la description que Gide a donnée de cet incident bizarre de son enfance, qu'il semble bien avoir considéré comme une manifestation précoce de son refus instinctif et viscéral de la femme et de l'hétérosexualité:

Cela se passait dans cette maison des de Flaux. Ma cousine était très belle et le savait. Ses cheveux très noirs, qu'elle portait en bandeaux, faisaient valoir un profil de camée (j'ai revu sa photographie) et une peau éblouissante. De l'éclat de cette peau, je me souviens très bien; je m'en souviens d'autant mieux que, ce jour où je lui fus présenté, elle portait une robe largement

échancrée.

- Va vite embrasser ta cousine, me dit ma mère lorsque j'entrai dans le salon. ( Je ne devais avoir guère plus de quatre ans; cinq peut-être.) Je m'avançai. La cousine de Flaux m'attira contre elle en se baissant, ce qui découvrit son épaule. Devant l'éclat de cette chair, je ne sais quel vertige me prit; au lieu de poser mes lèvres sur la joue qu'elle me tendait, fasciné par l'épaule éblouissante, j'y allai d'un grand coup de dents. La cousine fit un cri de douleur; j'en fis un d'horreur; puis je crachai, plein de dégoût. On m'emmena bien vite, et je crois qu'on était si stupéfait qu'on oublia de me punir.<sup>2</sup>

Dans une version du texte, apparemment antérieure et citée par Jean Delay, on trouve cette remarque supplémentaire (intercalée entre: "...j'en fis un d'horreur" et "puis je crachai, plein de dégoût"): "Elle saignait."<sup>3</sup>

Il semble bien que l'incident en question de la biographie de Gide ait également laissé des traces dans *Les Thibault* (comme tant d'autres épisodes de l'ami intime de Roger Martin du Gard).

Mme de Fontanin, à la recherche de son mari volage, s'adresse à la "petite Mariette", jeune bonne, "une enfant" (I,603)<sup>4</sup> que son mari a séduite et puis quittée pour Noémie Petit-Dutreuil, belle femme de vie légère, qui est une cousine de Jérôme. Mariette, après quelque hésitation, divulgue le nom de la nouvelle maîtresse de Jérôme à Mme de Fontanin.

Mariette ne répondit pas; mais lorsque Mme de Fontanin, relevant la tête, croisa son regard, elle y vit poindre quelque chose d'animal: ses lèvres d'enfant, entrouvertes, découvraient les dents. Après une hésitation qui parut interminable à toutes deux, la petite balbutia:

- "Si qu'on demanderait à ...Mme Petit-Dutreuil ?" (I,604).

Ne dirait-on pas que le "quelque chose d'animal" qui point dans le regard de la jeune bonne, de même que ses dents découvertes, expriment son désir de mordre, c'est-à-dire de se venger de sa rivale qui lui a pris son amant ?

Mme de Fontanin se rend alors chez Noémie. Celle-ci la fait

attendre quelque peu au salon, où l'épouse malheureuse reconnaît partout les marques de la présence de son mari infidèle?. ("Ah, c'est qu'il était ici, présent dans chaque détail !" (I,605)). Or Jérôme est en grande partie un portrait camouflé d'André Gide, de sorte que la phrase citée pourrait être vue comme un indice étayant l'interprétation qu'on est en train d'élaborer ici.

Noémie apparaît, accompagnée de sa fille Nicole (qui quitte le salon peu après sur la demande de Mme de Fontanin).

Un glissement sur le tapis la fit tressaillir: Noémie parut, dans un peignoir à dentelles, le bras posé sur l'épaule de sa fille. C'était une femme de trente-cinq ans, brune, grande, un peu grasse.

- Bonjour, Thérèse; excuse-moi, j'ai depuis ce matin une migraine à ne pas tenir debout. Baisse les stores, Nicole."

L'éclat de ses yeux, de son teint, la démentait. (I,605)

La scène se passe dans un "salon", comme la scène de la morsure décrite par Gide. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'une "cousine". La description de Noémie, cousine de Jérôme, rappelle le portrait de la belle cousine de Gide, en particulier en ce qui concerne le teint éclatant de l'une et l'autre femme. Dans un brouillon de la scène du *Cahier gris*, l'auteur des *Thibault* parle "d'une carnation éclatante"<sup>5</sup> à propos du physique de Noémie, qualificatif qu'il a rayé ensuite (parce que cela rappelait trop la description de Gide ?)

Après le départ de Nicole, Mme de Fontanin s'adresse sans ambages à sa rivale:

Mme de Fontanin était venue pour obtenir l'adresse dont elle avait besoin. Mais, depuis son arrivée, la présence de Jérôme s'était si fort imposée à elle, l'outrage était si flagrant, la vue de Noémie, sa beauté épanouie et vulgaire lui avait paru si offensante, que, cédant encore une fois à son impulsion, elle avait pris une résolution insensée.

- Mais assieds-toi donc, Thérèse", dit Noémie.

Au lieu de s'asseoir, Thérèse s'avança vers sa cousine et lui tendit la main. Rien de théâtral dans son geste, tant il fut spontané, tant il resta digne.

- "Noémie...", dit-elle; et tout d'un trait: "rends-moi mon mari."(I, 605-606)

Noémie, interloquée pendant un moment, s'avère "pas assez rouée pour parer sur-le-champ un coup si brusque."(I,606) Ce qui y est dit de la présence occulte et pénétrante de Jérôme qui s'impose si fort à Mme de Fontanin, serait-ce une allusion ironique à la morsure du petit André Gide, "outrage" "flagrant" et complètement inattendu ? La "beauté épanouie" de Noémie n'est pas sans rappeler la cousine de Gide, qui "était très belle et le savait". Mme de Fontanin "s'avanc/e/ vers sa cousine" comme le petit André Gide("Je m'avançai").

Devant les mensonges de Noémie, la noble épouse de Jérôme éprouve un sentiment de pitié et d'indulgence, velléité qui est soudain chassée par la vue de l'épaule nue de sa rivale.

Mais soudain le regard glissa jusqu'à la saillie de l'épaule, dont la chair nue, fraîche et grasse, palpait sous les mailles de la dentelle comme un animal pris dans un filet: l'image qui surgit à ses yeux fut si précise qu'elle ferma les yeux; une expression de haine, puis de souffrance, passa sur son visage.(I,606)

Au cours de la discussion des deux femmes, Noémie se jette sur le divan en sanglotant, Mme de Fontanin essaie en vain de détourner son regard de l'épaule de sa rivale:

./.../ puis elle aperçut enfin, là, tout près, Noémie, et elle se détourna.Mais son regard revenait, malgré elle, au corps de cette belle fille tombée en travers du divan, à cette épaule nue, secouée par les hoquets, et dont la chair gonflait la dentelle. Une image s'imposait, intolérable.(I,608)

Plus tard, devant le corps de Noémie agonisant, Mme de Fontanin se rappellera ce moment-là.

Alors, elle se souvint de cette visite qu'elle lui avait faite,./.../. Elle crut entendre le rire excessif de sa cousine, et, tout à coup, sans pouvoir réprimer un haut-le-corps, elle crut apercevoir la belle créature étalée sur le divan, et ce coin d'épaule charnue qui palpait sous la dentelle.(I,942)

La vue de l'épaule nue de Noémie exerce visiblement une fascination marquée sur Mme de Fontanin, réaction qui ressemble à celle du jeune

André Gide, "fasciné par l'épaule éblouissante" de sa belle cousine. Peut-être le mot "dentelle" aurait-il quelque chose à voir avec la morsure de Gide enfant, qui planta ses petites dents dans l'épaule de sa grande cousine ? L'"expression de haine" qui passe sur le visage de l'épouse malheureuse de Jérôme peut faire penser au petit monstre misogyne mordant au sang l'épaule nue de sa belle cousine, tandis que l'expression "de souffrance" et le "haut-le-corps" irréprouvable de Mme de Fontanin pourraient se référer à la réaction de la victime de cette agression inopinée.

Dans un brouillon de la description de l'entrevue de Noémie et de Mme de Fontanin, on relève cette version, en partie rayée, qui par la suite a été presque entièrement supprimée par l'auteur des *Thibault*:

Mais soudain (son) regard /illuminé/ glissa jusqu'à la saillie nue de l'épaule,(...)/et le regard, tant il était fixe et trouble, sembla adhérer à ce coin de chair fine et pâle, ronde et grasse/, moelleuse, éclatante(/plus/) gonflée /de sève/(/et plus/) transparente de sève.../comme un fruit d'espalier au soleil/ L'image que /lui suggère/ /projeta/ /sa jalousie devient/ qui surgit à ses yeux fut /devint brusquement/ si précise /et la morsure si aiguë/ que la pauvre femme renversa la tête en arrière(une expression de haine, puis de souffrance, passa sur son visage, et elle ne put réprimer un frisson qui ébranla tout son corps.)<sup>6</sup>

On le voit, le mot "morsure" se trouve bien dans le texte. Le fait que c'est Mme de Fontanin qui subit cette morsure pénible à la vue de l'épaule nue de sa rivale détonne avec le texte de la description. Ne dirait-on pas que c'est cette épaule "moelleuse", "gonflée /de sève/ /comme un fruit d'espalier au soleil/" qui doit éveiller le désir d'y mordre, ce qui va évidemment très bien avec l'épisode de la morsure décrit par André Gide. Le qualificatif "transparente de sève", qui est appliqué à l'épaule de Noémie, appuie cette interprétation, puisque l'adjectif "transparent", comme on a pu le constater à d'autres endroits des *Thibault*, joue le rôle d'un indice clandestin dans l'arsenal cryptographique de Roger Martin du Gard, renvoyant à

quelque allusion cachée à la vie et à la personne d'André Gide.

Le "regard" "fixe et trouble" de Mme de Fontanin, qui semble "adhérer" à l'épaule de la belle Noémie, va bien avec la fascination vertigineuse qui saisit le jeune André Gide à la vue de "l'épaule éblouissante" de sa belle cousine. La même chose peut être dite de ces lignes rayées du brouillon de la scène en question du *Cahier gris* : "(...)mais son regard ne pouvait pas se détacher de cette épaule charnue qui se mouvait librement sous la dentelle."<sup>7</sup>

A la vue de Noémie mourante, dans *La Belle Saison*, Mme de Fontanin, comme on l'a déjà vu, se souvient de la visite pénible qu'elle a faite autrefois à celle-ci. Dans un brouillon du passage en question, on relève cette version :

Elle se souvient de sa silhouette élégante, de son rire excessif, de sa santé triomphante... Elle revit le beau corps qui s'étalait devant elle sur le divan, et, tout à coup, avec une sorte de haut-le-corps, elle aperçut le coin d'épaule nue, ce morceau de chair éclatant qui palpait sous la dentelle du peignoir.<sup>8</sup>

Le terme "silhouette élégante" peut sans doute être appliqué à la belle cousine de Gide au "profil de camée". D'après cette version, c'est donc "tout à coup" que Mme de Fontanin aperçoit "le coin d'épaule nue" de Noémie - à l'égal du petit André Gide, fasciné "par l'éclat de cette chair", qui est dénudée subitement par le mouvement de sa cousine. L'expression "ce morceau de chair éclatant" va évidemment très bien avec "l'éclat de cette chair" dont parle Gide. Dans la version imprimée, on l'a vu, il n'est plus question de "ce morceau de chair éclatant", mais seulement de "ce coin d'épaule charnue". Pourquoi cela ? On dirait que l'écrivain a supprimé ce détail pour brouiller les pistes, pour ne pas rendre le parallèle trop évident, tendance qu'on peut relever également à d'autres endroits des *Thibault*.

La citation suivante, qui est encore tirée d'un brouillon de la scène de la rencontre de Noémie et de Mme de Fontanin, offre un autre exemple de cette tendance de l'écrivain :

(... /mais le regard sans cesse/ch/ attiré malgré elle vers cette épaule charnue qui se mouvait librement sous la dentelle, Mme de

Fontanin ne put/peut/ retenir son aversion./

/Ajouté en marge au crayon:/Mme de Fontanin s'était reculée.

- Tu parles comme une fille ! "(prononça) articula-t-elle / avec une grimace de dégoût/ /(répugnance)/, d'une voix /presque basse/ sourde.<sup>9</sup>

Le verbe "attirer" se trouve également dans la description de *Si le grain ne meurt...*, où Gide dit que la "cousine de Flaux /l'/ attira contre elle en se baissant, ce qui découvrit son épaule." L'"aversion", la "répugnance" et le "dégoût" qu'inspire Noémie à Mme de Fontanin vont bien avec la réaction du petit André Gide, qui, après avoir mordu sa cousine à l'épaule, cracha "plein de dégoût". Le mot "dégoût" se retrouve dans ces lignes d'un autre feuillet du même brouillon du *Cahier gris*:

- Oh, Noémie ! " cria Mme de Fontanin, sur un tel ton, avec un tel mouvement de révolte, de dégoût, que Mme Petit-Dutreuil, le visage en feu comme si elle venait d'être souffletée, se retourne et marche sur sa cousine:

- Tu ne me crois pas ? Non ? Tant pis, alors, je dis tout !<sup>10</sup>

Quant au comportement bizarre du jeune André Gide, on peut également parler d'un "mouvement /.../ de dégoût"(et peut-être aussi de "révolte"). On peut imaginer que la cousine de l'écrivain, après l'attaque inopinée du petit monstre sanguinaire, eut "le visage en feu comme si elle venait d'être souffletée", tout comme Noémie. La remarque de Noémie qu'elle veut tout dire permet d'établir encore un certain rapport avec *Si le grain ne meurt...*, où Gide a voulu faire la "confession" "totale et sans réserve"(II,1367) des "vingt-cinq premières années"(II,1363) de sa vie.

Dans l'*Epilogue*, on relève encore un autre écho de l'épisode de la morsure de *Si le grain ne meurt...* L'auteur des *Thibault* y décrit comment Antoine Thibault, grand blessé de guerre, rencontre pour la première fois son neveu Jean-Paul, enfant de Jacques et de Jenny, lequel, à beaucoup d'égards, peut être considéré comme un portrait de Gide enfant, .

Jean-Paul veut "subrepticement s'emparer"(II,868) du canif ouvert de son oncle, qui empêche cela.

- "Pas jouer avec ça ! Tu te couperais", explique Antoine. Il referma la couteau, et le glissa dans sa poche. Le petit, vexé, restait dressé sur ses ergots, dans une pose de défi. Gentiment, pour faire la paix, Antoine lui présenta sa main grande ouverte. Un éclair brilla dans les prunelles bleues: et, saisissant la main tendue comme s'il voulait l'embrasser, l'enfant y planta ses petits crocs.

- "Aïè...", fit Antoine. Il était si surpris, si déconcerté, qu'il n'eut même pas la tentation de se fâcher. "Jean-Paul est méchant", dit-il, en frottant son doigt mordu. "Jean-Paul a fait mal à l'oncle Antoine." (II,868)

Comme dans la scène de *Si le grain ne meurt...*, on y a donc affaire à un petit garçon qui, au lieu du baiser escompté, donne un "coup de dents" inopiné à un adulte déconcerté. Dans un brouillon de la scène en question, Roger Martin du Gard avait d'abord mis qu'Antoine "/tendit/ sa /main/"<sup>11</sup> à son petit neveu agrassif, formule qui est plus proche de la description de Gide("au lieu de poser mes lèvres sur la joue qu'elle me tendait, fasciné par l'épaule éblouissante, j'y allai d'un grand coup de dents"). D'après le brouillon en question, c'est "brutalement" que Jean-Paul "planta ses petits crocs"<sup>12</sup> dans la main de son oncle, adverbe qui va bien avec le "grand coup de dents" du petit André Gide, qui, selon ses dires, fit saigner l'épaule de sa cousine choquée.

La réaction d'Antoine, qui "était si surpris, si déconcerté, qu'il n'eut même pas la tentation de se fâcher", rappelle ce que Gide a dit de la réaction de son entourage lors de la scène de la morsure("/.../ je crois qu'on était si stupéfait qu'on oublia de me punir "). Dans un brouillon de la scène en question de l'*Epilogue*, l'auteur des *Thibault* avait d'abord écrit qu'Antoine était "si déconcerté par /cette/ la brusquerie de l'attaque qu'il n'eut même pas l'idée de /gronder/ se fâcher"<sup>13</sup>, version qui appuie encore le parallèle avec le texte de Gide. Dans le brouillon en question, l'écrivain parle de la "cruauté" du "petit gamin"<sup>14</sup>, remarque qu'il a rayée ensuite mais qui va très bien avec la scène de la morsure telle que Gide l'a décrite. Après l'incident de la morsure, Antoine dit à son petit neveu qu'il "est



méchant". Gide aussi se qualifie d'enfant "méchant"<sup>15</sup> après la description de l'épisode de la morsure.

La réaction de son petit neveu pose un problème à Antoine et le fait réfléchir assez longuement, fait qui souligne l'importance de l'épisode.

L'incident avait rendu Antoine perplexe: "Simple besoin de vengeance ? Non...Alors quoi ? Il y a toutes sortes de choses dans un geste de ce genre...Très possible que devant ma défense, devant la difficulté de l'enfreindre, le sentiment de son impuissance ait atteint tout à coup un paroxysme intolérable...Peut-être n'est-ce pas tant pour me faire mal, pour me punir, qu'il s'est jeté sur ma main. Peut-être a-t-il cédé à un besoin physique, un besoin irrésistible de détendre ses nerfs...D'ailleurs, pour juger une réaction comme celle-là, il faudrait commencer par pouvoir mesurer le degré de convoitise. L'envie de saisir ce couteau était peut-être impérieuse, - à un point qu'un adulte ne soupçonne pas !..."(II,868-869)

On peut soupçonner que les points de suspension contenus dans le texte y ont encore la fonction d'indices clandestins (comme à tant d'autres endroits des *Thibault*), renvoyant à des allusions cachées à la vie et à la personne d'André Gide. Quand Antoine se dit qu'il " y a toutes sortes de choses dans un geste de ce genre", il pourrait se référer à l'épisode de la morsure du petit André Gide, qui a servi de modèle au comportement bizarre de Jean-Paul. Le "sentiment" "intolérable" "de son impuissance" qui pousse le petit garçon à mordre la main tendue (qui remplace l'épaule de la femme du récit de Gide), pourrait se rapporter à l'impuissance d'André Gide, qui, textuellement, était resté un petit garçon, et qui, par l'épisode de la morsure, a évidemment voulu indiquer que son dégoût de la femme et de l'amour hétérosexuel s'était manifesté dès son enfance avec la force aveugle d'un instinct inné. Le "besoin irrésistible de détendre ses nerfs" qu'Antoine considère comme une autre explication possible du comportement bizarre de son petit neveu, permet d'établir un autre rapport avec le cas d'André Gide, grand nerveux depuis son enfance.

Par la suite, Antoine rapproche le comportement bizarre de Jean-

Paul du caractère de son frère défunt Jacques, qui est le père du petit garçon.

"Cette réaction rancunière, Jacques, sans aucun doute, en aurait été capable, se disait Antoine. "Mais aurait-il été jusqu'au coup de dents ?"

Il faisait appel à ses souvenirs pour mieux comprendre. Il ne résistait pas à la tentation d'identifier le présent avec le passé, le fils avec le père. Ces sentiments embryonnaires de révolte, de rancune, de défi, d'orgueil concentré et solitaire, qu'il avait déchiffré au passage dans le regard de Jean-Paul, il les reconnaissait, il les avait maintes fois surpris dans les yeux de son frère.. L'analogie lui semblait si frappante, qu'il n'hésitait pas à la pousser plus loin encore: /.../ (II, 869).

Gide, lui, a bien été "jusqu'au coup de dents" (le terme, on le sait, se trouve dans sa description). Antoine, qui fait "appel à ses souvenirs", et qui ne résiste "pas à la tentation d'identifier le présent avec le passé", pourrait représenter Roger Martin du Gard se référant aux souvenirs d'enfance de son ami André Gide, et en particulier à l'épisode de la morsure. Le verbe "déchiffrer", qui se trouve dans le texte, va bien avec le sens caché du passage. "L'analogie" "frappante" perçue par Antoine peut être vue comme un autre indice clandestin, étayant l'interprétation avancée ci-dessus.

Le fait qu'Antoine ne résiste "pas à la tentation d'identifier/.../ le fils/Jean-Paul/ avec le père/Jacques/" paraît encore bien intéressant puisque cette remarque peut être vue comme un indice que les deux personnages sont au fond identiques. Comme on l'a déjà constaté ci-dessus, Jean-Paul peut être considéré en bonne partie comme un portrait de Gide enfant. Jacques est à beaucoup d'égards un autre portrait camouflé d'André Gide.

## NOTES

1. Cf. J. Delay, Jeunesse d'A. Gide, I, p. 141-2. Stendhal; Vie de Henry Brulard, Folio, pp. 45-6.
2. André Gide, Journal II, Souvenirs (Pléiade), 1972, p. 350.
3. J. Delay, Op. cit., I, p. 141.
4. Les citations des Thibauts d'après les Oeuvres complètes de R. Martin du Gard (Pléiade, 1955). Vol. et page indiqués immédiatement après la citation.
5. Fonds R.M.G. (B.N.), t. XV, f. 74. Passages rayés entre barres, ajouts entre parenthèses.
6. Ibid., t. XVII, f. 194.
7. Ibid., f. 196.
8. Ibid., t. XXII, f. 198.
9. Ibid., t. XVII, f. 196.
10. Ibid., f. 200.
11. Ibid., t. LXL, f. 334.
12. Ibid.
13. Ibid., f. 335.
14. Ibid.
15. A. Gide, Journal II (Pléiade) cité, p. 350.